

— En bonne part. Causerie douce, gaie ou amusante : *Les doux BABILLAGES d'amour de l'Égyptienne avec l'officier.* (V. Hugo.)

— Par anal. Bruit babillard, bruit qui imite la voix d'une personne qui babille :

Je m'ennuie
Au son des cloches que j'aimais.
D'interpréter leur babillage.
Poète, à seize ans j'eus le don.
HÉCÉSIPPE MOREAU.

BABILLANT part. prés. du v. Babiller (ba-bi-llan, ll mil.). Qui babille : *Elle ne voyait plus que des fleurs, du gazon, des oiseaux BABILLANT dans le feuillage.* (G. Sand.)

BABILLANT, ANTE adj. (ba-bi-llan, an-te, ll mil. — rad. babiller). Qui a une tendance à babiller, qui cause beaucoup : *Le goût des marionnettes chantantes, dansantes et BABILLANTES est trop vif et trop généralement répandu en Italie, pour que la haute société et même la bourgeoisie n'aient pas songé à se procurer ce plaisir à huis clos.* (Magnien.)

BABILLARD, ARDE, adj. (ba-bi-llar, ar-de — rad. babiller). Qui aime à babiller, qui parle beaucoup : *Homme BABILLARD. Servante BABILLARDE. Les enfants sont BABILLARDS. Il est trop instruit pour être BABILLARD.* (Volt.) *Si le Français passe pour le plus BABILLARD de tous les peuples, le Parisien est sans contredit le plus BABILLARD de tous les Français.* (Audiffret.)

Qui veut parler sur tout, souvent parle au hasard ; On se croit orateur, on n'est que babillard.

ANDRIEUX.

Sais-tu pourquoi, cher camarade,
Le beau sexe n'est point barbu ?
Babillard comme il est, jamais on n'aurait pu
Le raser sans estafilade.

— Qui parle sans réflexion, indiscret : *Personne ne m'a parlé de vous et je ne sais point vos secrets ; on m'a traité comme une petite fille BABILLARDE.* (G. Sand.)

— Par ext. Où l'on babille ; qui est accompagné de babillage : *Le soir venu, après un dîner BABILLARD, nous allions au Casino.* (A. Houssaye.) *J'ai passé une fort agréable journée au monastère de Loukou, grâce à l'hospitalité BABILLARDE de l'héghomène ou supérieur.* (Ed. About.) *Qui sert au babil, que l'on emploie à babiller :*

Ne retiendras-tu pas ta langue babillarde ?
QUINAUT.

■ Qui inspire le babil, qui porte à parler beaucoup : *La joie est BABILLARDE.* (Mme de Simiane.) *Les passions sont un peu BABILLARDES.* (Volt.) *La digestion est, selon le caractère, ou BABILLARDE ou silencieuse.* (Balz.)

— Qui est plein de causeries et de digressions dans ses ouvrages : *Un de nos BABILLARDS chroniqueurs est Tallemant des Réaux.* (Balz.)

— Par anal. Qui imite une personne qui babille : *Perroquet BABILLARD. Pié BABILLARDE. Ma mère marchait toujours dans notre jardin, accompagnée de pierrots effrontés, de fauvettes agiles et de pinsons BABILLARDS.* (G. Sand.) *Le grillon BABILLARD se taisait à son approche.* (G. Sand.) *■ Dont le son a quelque analogie avec la voix d'une personne qui babille : Un ruisseau BABILLARD. Quelle nature souriante et calme ! que de cours d'eau BABILLARDS se perdant sous les gazons fleuris !* (Jourdan.)

— Prov. La joie est babillarde, On aime à parler beaucoup quand on est content, et l'on cherche à communiquer aux autres la joie que l'on ressent.

— Substantif. Personne babillarde : *Un grand BABILLARD vint à mourir. Une femme dit à cette occasion : « Après tout, qu'est-ce que la mort de M. ... ? un peu moins de bruit dans le quartier. »* (""") *Je jugeai par cette réponse que le muletier était un BABILLARD, et je n'en fus pas fâché.* (Le Sage.) *Il faut que les gens de ce pays-ci soient de grands BABILLARDS.* (Mol.) *Ce sont des BABILLARDES qui iront le répéter dans toute la ville.* (G. Sand.) *Le BABILLARD jouit du mouvement de sa langue, du bruit qu'il fait et le plaisir de s'entendre parler.* (Massias.) *Le BABILLARD n'exige point que vous l'écoutez, mais seulement que vous restiez là et que vous le laissiez parler.* (Massias.) *Le BABILLARD est un être mixte qui tient à la fois de la portière et de l'indiscret.* (Boitard.)

Babillard, censeur et pédant
Sont en plus grand nombre qu'on pense.

LA FONTAINE.

Babillard importun, toi qui ne sais rien faire,
Pour apprendre à parler commence par le faire.
BOISSY.

— s. m. Techn. Axe central qui agite l'auget et fait descendre le grain entre les meules d'un moulin.

— Chass. Chasseur qui ne sait pas se taire pour cacher sa présence au gibier. ■ Chien qui crie à droite et à gauche, sans motif : *Le BABILLARD est un chasseur ignorant ou un chien qui crie à droite et à gauche sans savoir pourquoi : on doit fuir l'un et noyer l'autre.* (E. Chapus.)

— Ornith. Nom vulgaire du gobe-mouches vert de la Caroline, à cause de son gazouillement continu. ■ Nom donné à une espèce du genre fauvette.

— Ichthyl. Nom donné à un poisson plat du genre pleuronecte, à cause du bruit continu qu'il fait en nageant.

— Argot. Confesseur, à cause des conseils qu'il prodigue aux pénitents, ou peut-être à cause d'une défiance injuste, mais naturelle chez ceux qui parlent l'argot, pour la discrétion des directeurs de consciences. ■ s. f. Lettre missive, à cause des secrets quelquefois compromettants qu'elle peut contenir.

— Syn. Babillard, bavard. Le défaut du babillard n'est pas odieux, celui du bavard peut l'être ; le babillard parle trop, mais il le fait par légèreté, par enfantillage ; le bavard est indiscret et impertinent, il parle toujours et il le fait d'un ton d'importance qui prouve sa sottise. Voltaire ne se serait pas permis d'appeler Homère un bavard ; il lui applique l'épithète de babillard dans les vers suivants :

Plein de beautés et de défauts,
Le vieil Homère à mon estime ;
Il est, comme tous ses héros,
Babillard outré, mais sublime.

— Antonymes. Muet, silencieux, sobre de paroles, taciturne.

Babillard (LE) (*The Tattler*), journal anglais publié par Steele. Le premier numéro de ce journal parut le 12 avril 1709. Swift avait déjà popularisé le nom d'Isaac Bickerstaff dans un pamphlet fort spirituel ; Steele l'adopta pour pseudonyme et prit le titre de *Babillard* « par déférence, dit-il, pour les dames auxquelles s'adresse principalement sa publication et dont il réclame la protection. »

Steele avait fondé le *Babillard* à l'insu de son ami Addison. Celui-ci, qui se trouvait alors en Irlande et qui lisait régulièrement la nouvelle feuille, reconnut l'auteur dès le 6^e numéro, à une remarque sur Virgile qu'il lui avait communiquée quelque temps auparavant. Steele, se voyant découvert, sollicita la collaboration de son ami, et c'est dans le 18^e numéro, en date du 21 mai 1709, que l'on trouve le premier article fourni par Addison. Mais ce n'est que quelques mois après qu'il concourut régulièrement et activement à la rédaction. En effet, ce fut dans le *Babillard* que le futur éditeur du *Spectateur* publia quelques-uns de ses plus charmants essais. La manière dont Steele avait conçu son essai périodique, dit M. Mézières, ne laissait pas entrevoir le degré de perfection que ce genre devait bientôt atteindre. La première partie du *Babillard* n'offre guère autre chose qu'un verbiage insipide.

Ses articles dataient tantôt d'un lieu, tantôt d'un autre, suivant la nature du sujet ; ce babil de tavernes, ces lieux communs de conversation, cette frivolité sans agrément, tout cela marque bien l'enfance de l'art et les tâtonnements inévitables dans une carrière nouvelle. Il est permis de croire que, si le *Babillard* eût été continué sur le plan suivi par Steele avant que son ami prit part à la rédaction, rien n'aurait sauvé l'auteur de l'oubli où reposent aujourd'hui ses devanciers.

Steele indique lui-même avec franchise l'écueil ordinaire de ce genre de publication : « Quand on a pris l'engagement, dit-il, d'entretenir une voiture publique, il faut partir, qu'il y ait ou non des voyageurs. Il en est de même de nous autres écrivains périodiques. » En adoptant cette comparaison, on peut dire qu'il part souvent à vide. Véritablement, il épuise toutes les ressources de remplissage que la négligence et la nécessité peuvent suggérer à un journaliste. Il prodigue jusqu'à satiété les lettres et les conversations familières ; quelquefois il cite des faits universellement connus de l'histoire ancienne, tels que le trait de continence de Scipion, la mort de Postus et d'Arria, etc., mais il en gâte la noble simplicité par de faux ornements. Ailleurs, il insère des avis semblables, pour le fond et pour la forme, à ceux qu'on trouve de nos jours dans les feuilles d'annonces. Enfin, la pénurie l'oblige à recevoir de toutes mains, et à profiter des plus futiles communications.

La plupart des essais de Steele manquent d'unité. Il n'adopte point de plan, ne suit aucune méthode. Il se met à écrire sous l'inspiration du moment, sans préparer son sujet par la méditation, et il s'abandonne à son extrême facilité. A travers le désordre habituel de ses compositions, on distingue çà et là des traits d'observation, des idées justes ou ingénieuses qu'on regrette de ne pas voir dans un meilleur cadre, et qui ne laissent aucune trace dans l'esprit. Toutefois, il est juste de reconnaître que, du moment où Addison devient un auxiliaire assidu pour la rédaction du *Babillard*, le ton de Steele s'élève, se fortifie, s'épure, et, dans un petit nombre d'articles, il saisit assez habilement la manière de son ami pour faire illusion aux lecteurs. Malheureusement, Steele ne possédait qu'une instruction médiocre. Les irrégularités de sa jeunesse, la dissipation d'une vie militaire et son amour des plaisirs lui avaient interdit les fortes études. Il savait un peu de français et un peu d'italien, mais ne connaissait pas l'antiquité grecque ; en outre, il semblait ignorer entièrement l'histoire, la philosophie et les sciences. Toutefois, son goût en littérature n'était ni étroit ni timide. Il est un des premiers qui aient appelé l'attention de ses compatriotes sur le génie de Milton, encore mal apprécié. Partout il se montre admirateur enthousiaste de Shakspeare ; et, dans le *Babillard*, il fait ressortir avec âme et avec éloquence les beautés de divers passages de *Richard III*, d'*Hamlet* et d'*Othello*.

On s'occupait trop alors de politique en Angleterre pour que Steele se dispensât d'en parler, et Steele était lui-même trop patriote, trop imbu de *wighism* pour garder le silence

au milieu de l'entraînement général. Nous citerons seulement, à ce propos, le numéro 187, où Steele s'est élevé à une grande hauteur de pensée et d'expression, et dans lequel il compare le rappel de Marlborough à celui d'Annibal, et le triomphe des torys à celui des partisans d'Hannibal.

Le *Babillard* parut régulièrement trois fois par semaine (les mardi, jeudi et samedi) jusqu'au 2 janvier 1711, époque à laquelle le triomphe du parti tory obligea Steele à en arrêter la publication ; mais il lui restait sa réputation d'essayist dont il se servit pour créer le *Spectateur* le 1^{er} mars 1711. Le talent d'Addison et le succès du *Spectateur* ont quelque peu nu à la réputation du *Babillard* ; des critiques se sont autorisées de ce discrédit apparent pour rabaisser l'œuvre de Steele, mais la lumière s'est faite aujourd'hui, et, outre le mérite d'avoir créé un genre que l'Angleterre cultive avec une évidente supériorité, de grands esprits tels que Forster, dans ses *Essais* ; Thackeray, dans ses *Humoristes anglais* ; Hazlitt, dans ses *Conversations autour de la table*, et Macaulay, dans son *Histoire d'Angleterre*, l'ont placé sur la même ligne que le *Spectateur*, lorsqu'ils ne lui donnent pas la préférence.

Malgré toute l'étendue que nous avons donnée à cet article, l'analyse d'une feuille qui tient encore aujourd'hui tant de place dans l'histoire de la littérature anglaise resterait incomplète, si nous ne revenions pas sur le concours que lui prêta la plume d'Addison. Le célèbre écrivain sut lui imprimer un intérêt de tous les temps et des couleurs qui ne se terniront jamais. Ses articles forment aujourd'hui le plus bel ornement et le principal attrait du *Babillard*. Ses essais sur le *Procès des fabricants de vins* et sur le *Régime diététique de Londres*, sont des modèles d'une exquise raillerie, qui trouveraient leur application ailleurs que sous le méridien de Londres. Le *Testament d'un amateur* et la *Lettre de sa veuve* mettent en relief, avec un humour véritablement britannique, la manie des collectionneurs ; la *Visite chez une fleuriste* est un morceau charmant, auquel J.-J. Rousseau n'a pas dédaigné d'emprunter un des incidents les plus remarquables de sa *Nouvelle-Héloïse*. Mais le morceau que nous citerons de préférence, — et c'est par là que nous terminerons notre article, — est celui que nous lisons dans le numéro 153 sous ce titre : *Comparaison des différents genres de conversation avec les instruments de musique*. Cet extrait brille autant par l'imagination et l'originalité que les meilleures pages du *Spectateur* :

« J'ai entendu parler d'un tableau fort curieux dans lequel tous les peintres de l'époque où il parut sont représentés assis en cercle, et préludant à un concert. Chacun d'eux joue de l'instrument particulier qui répond le mieux au genre de son talent, au style et à la manière de peindre qui lui est propre. Un peintre de coupes, alors fameux, pour exprimer la grandeur et la hardiesse de ses figures, tient à sa bouche un cor dont il semble sonner avec beaucoup de vigueur. Au contraire, un habile artiste, qui travaillait ses peintures avec un soin extrême, et leur donnait ces touches gracieuses qui charment l'œil le plus délicat, paraissait accorder un téorbe. Le même genre d'imagination règne dans tout le morceau.

« En méditant sur cette idée, j'ai plus d'une fois réfléchi qu'on pourrait également représenter les divers talents de la conversation par les différentes sortes de musique, et ranger les nombreux discoureurs de cette grande capitale en classes et en catégories distinctes, selon qu'ils ressemblent aux divers instruments en usage parmi les maîtres de l'harmonie. Suivons-les donc dans leur ordre, et commençons par le tambour.

« Les tambours, ce sont les tapageurs dans la conversation, qui, avec de gros éclats de rire, une gaieté intempestive, et un torrent de paroles, dominent dans les assemblées publiques, intimident les hommes de sens, assourdissent leurs voisins, et remplissent le lieu où ils se trouvent d'une clameur étourdissante, qui rarement offre quelque trace d'esprit, de belle humeur ou de savoir-vivre. Néanmoins, le tambour, par cette vivacité turbulente, est très-propre à en imposer à l'ignorance, et, dans la société des dames qui n'ont pas un goût très-fin, souvent il passe pour un cavalier aimable et spirituel, et pour une compagnie merveilleusement amusante. Je n'ai pas besoin d'observer que le vide même du tambour contribue beaucoup à le rendre sonore.

« Le luth est un caractère précisément opposé au tambour ; il résonne fort agréablement seul ou dans un très-petit concert. Ses accords sont de la douceur la plus suave, mais si faibles, qu'ils échappent bientôt dans une foule d'instruments, et se perdent même dans un petit nombre, à moins qu'on ne leur prête une attention particulière. On n'entend guère un luth dans une compagnie de plus de cinq concertants, au lieu qu'un tambour se produit avec avantage dans une réunion de quelques centaines. Les joueurs de luth sont donc ces hommes d'un beau génie, d'un jugement supérieur, et d'une exquise politesse, qui obtiennent surtout l'estime des personnes de bon goût, seuls juges dignes d'apprécier une mélodie si pure et si délicieuse.

« La trompette est un instrument qui a peu d'étendue musicale ou de variété de sons, mais qui ne laisse pas de plaire beaucoup, tant qu'il

se renferme dans sa sphère. Il ne compte pas plus de quatre ou cinq notes, qui pourtant sont fort agréables, et susceptibles de cadences et de modulations gracieuses. Les messieurs qui appartiennent à cette catégorie sont nos gens à la mode, pleins de bon ton et de savoir-vivre, qui ont acquis une certaine urbanité de langage et un air d'élégance dans les sociétés polies qu'ils fréquentent ; mais qui, en même temps, ont un esprit superficiel, une capacité médiocre et une faible dose de jugement. La comédie, un cercle, un bal, des visites ou une promenade au Parc, voilà les seules notes qu'ils possèdent, et leur éternel refrain dans toutes les conversations. La trompette, néanmoins, est un instrument nécessaire dans le voisinage d'une cour, et qui anime bien un concert, quoique par elle-même elle ait peu d'harmonie.

« Les violons sont ces beaux esprits vifs, pétulants, indiscrets, qui se distinguent par des éclairs d'imagination, de piquants impromptus, des traits de satire, et qui prennent le dessus dans tous les concerts. Je ne saurais pourtant me défendre d'observer que, quand on n'est pas disposé à entendre la musique, il n'y a pas dans l'harmonie de son plus désagréable que celui du violon.

« Il y a encore un instrument musical plus commun parmi nous qu'aucun autre : je veux dire la basse, dont le ronflement fait le fond du concert, et qui, par ses sons apaisés et mûres, renforce l'harmonie et corrige la mollesse des divers instruments qui l'accompagnent. La basse est un instrument d'une tout autre nature que la trompette, et peut représenter ces hommes d'un gros bon sens et d'un esprit inculte, qui n'aiment pas à s'entendre parler, mais qui quelquefois rompent leur silence, avec une agréable rudesse, par une saillie inattendue ou une boutade plaisante, au divertissement de leurs amis et de leurs compagnons. En un mot, je regarde naturellement tout Breton d'un sens droit et de race pure comme une vraie basse.

« Quant à nos beaux esprits campagnards, qui parlent avec beaucoup de feu et d'éloquence de renards, de meutes, de chevaux, de haies, de barrières, de fossés et de culbutes, je doute si je dois leur accorder une place dans le domaine de la conversation. Néanmoins, s'ils veulent se contenter de monter au rang de cors de chasse, je désire que dorénavant on ne les désigne plus que par ce nom.

« Il ne faut pas omettre ici les cornemuses qui vous régaleront du matin au soir de la répétition de quelques notes, qu'elles jouent sans relâche, avec accompagnement de leur bourdon monotone. Ce sont nos lourds, insipides et ennuyeux conteurs, la peste et le fléau de la conversation, qui tranchent de l'important personnage pour conter une anecdote secrète, et révéler une nouvelle dont la certitude ou la fausseté n'intéresse en rien le public. On a cru observer que le nord de l'Angleterre est plus particulièrement fertile en cornemuses.

« Il y a si peu de personnes qui excellent dans tous les genres de conversation, et qui soient capables de discourir sur toute espèce de sujet, que je ne sais si on doit en faire une classe distincte. Néanmoins, afin que ma nomenclature ne soit pas imparfaite, et par considération pour le petit nombre de possesseurs d'un si rare talent, je les assimilerai au clavicin, sorte d'instrument qui, comme chacun sait, forme à lui seul un concert.

« Quant à nos harmonicas, qui regardent la joie comme un crime, et n'aiment à s'entretenir que d'objets lugubres et mortifians pour la nature humaine, je n'en ferai pas mention.

« Je passerai également sous silence tous ces rebuts de la société, qui fourmillent dans nos rues, dans nos tavernes, dans nos fêtes et à nos banquets publics. Je ne puis voir dans leurs propos une conversation, mais plutôt quelque chose qui en offre une faible image. Si je voulais donc les comparer à quelque instrument musical, je choiserais ces modernes inventions, la guimbarde, le mirliton et les castagnettes.

« Si mes lecteurs ont envie de savoir où se trouvent les divers personnages que je viens de passer en revue, je puis leur indiquer une complète réunion de tambours, sans parler d'un cercle de cornemuses dont j'ai déjà fait la description. Souvent on rencontre les luths, par couples, sur les bords d'un ruisseau limpide, ou dans l'asile des sombres forêts, et dans les prés fleuris, qui sont également, mais par des raisons différentes, le séjour favori de nos cors de chasse. On voit ordinairement les basses auprès d'une bouteille de bière aigre et d'une pipe de tabac, tandis que ceux qui aspirent au titre de violons n'oublient guère de paraître une fois le soir au café en vogue. On peut rencontrer une trompette partout aux environs du palais.

« Afin de recueillir quelque avantage moral des réflexions précédentes, je conjure le lecteur d'exercer une surveillance active sur ses manières et sa conversation ; d'examiner sérieusement en lui-même, au sortir d'une compagnie, s'il s'est conduit comme un tambour ou une trompette, un violon ou une basse ; et de faire de son mieux pour corriger sa musique à l'avenir. Quant à moi, il faut bien que je l'avoue, je fus, durant plusieurs années, un tambour, et même un tambour fort bruyant, jusqu'à ce que me civilisant un peu dans la